

Jean-Marie Pontaut

Sous les jupes de la V^e

Politiques, prostituées, policiers

Enquête sur des liaisons dangereuses

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2017
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2224-9

Sommaire

Introduction	9
Chapitre premier. – Les maquerelles de la République. Billy, Claude et Catherine	11
Chapitre II. – Katia la Rouquine. La préférée de la mondaine	83
Chapitre III. – Ecclésiastiques. Boire le calice jusqu’au lit	103
Chapitre IV. – Dassault. Le comptable saisi par la débauche	133
Chapitre V. – L’attentat de la rue Copernic. Les révélations de Suzanne.....	149
Chapitre VI. – <i>Cléopâtre</i> . Reine des partouzes parisiennes	171
Chapitre VII. – Dominique Baudis. L’air de la calomnie.....	183
Chapitre VIII. – L’affaire Elf. Les deux femmes d’Alfred	201
Chapitre IX. – Dominique Ambiel. L’arroseur arrosé.....	223
Chapitre X. – Dominique Strauss-Kahn. Le satrape du sexe.....	235
Épilogue. – Les notes secrètes des ministres de l’Intérieur.....	255
Remerciements.....	267

Introduction

Après quarante années de journalisme d'investigation, j'ai eu envie de traiter un sujet plus joyeux que les grands classiques du genre : fraude fiscale, emploi fictif, corruption, terrorisme ou encore comptes à l'étranger. J'ai réalisé qu'un thème avait été finalement très peu abordé, voire jamais : le rôle des prostituées dans les affaires politico-judiciaires. En me penchant, si j'ose dire, un peu plus sur la question, j'ai découvert qu'en fait, elle n'était pas si légère qu'elle paraissait.

Depuis les années 1970 jusqu'à aujourd'hui, j'ai recensé une dizaine d'affaires. Des enquêtes que j'ai directement suivies et dont les souvenirs me sont revenus étonnamment frais, y compris ce qu'on ne pouvait pas écrire à l'époque, sans parler de ce que j'ai découvert par la suite.

Des histoires célèbres ou oubliées, mais qui ont toutes connu un grand retentissement sur le moment : des frasques de Madame Claude à l'épectase du cardinal Daniélou, des joyeux safaris de Giscard à la boîte très libertine *Le Cléopâtre*, de la Rouquine, proche d'un grand ministre, à une arnaque contre Marcel Dassault,

du terroriste de la rue Copernic au coup monté contre Dominique Baudis. Sans oublier la détonante affaire Elf et les incontournables turpitudes à répétition de Dominique Strauss-Kahn.

En enquêtant à nouveau, j'ai recueilli des récits inédits d'ex-ministres de l'Intérieur et de policiers qui se confient aujourd'hui. Même s'ils taisent souvent par prudence les noms des hauts responsables de l'État piégés par leurs mœurs, leurs histoires n'en sont pas moins délectables.

Enfin, j'espère que le lecteur prendra autant de plaisir à suivre cette visite guidée sous les jupes de la V^e République que j'en ai eu à la raconter.

Chapitre premier

Les maquerelles de la République *Billy, Claude et Catherine*

« La grande et la petite secousse ! »

On dit que la vie ne tient qu'à un fil. Ma vie professionnelle, elle, n'a tenu qu'au fil doré d'un bordel.

Je dois en effet le début de ma carrière aux filles galantes. Du moins à l'une d'elle qui m'a permis d'écrire mon premier article pour *Le Point*. Un article, ironie du sort, qui n'a jamais été publié... en raison de la frilosité des éditions Hachette. Mais il m'a fait une telle réputation que mes patrons ont estimé que j'étais doué pour raconter « des histoires de flics ». Ce qu'on appelait encore les « faits divers » et qui sont rapidement devenus les « Affaires ». Une liberté nouvelle pour les journalistes de s'attaquer aux hommes politiques, de dénoncer les dérives de l'État et des puissants. Une pratique instituée à l'époque par les hebdomadaires, les autres médias, à l'exception du *Canard enchaîné*, se montrant particulièrement frileux sur ces sujets...

Cette « spécialité » allait connaître un très grand succès. Au point qu'aujourd'hui, certains l'estiment même un peu excessive et dérangeante !

Dans les années 1970, l'aventure commençait tout juste et je me suis retrouvé « journaliste d'investigation » alors même que le terme n'existait pas encore. Une vraie chance, car j'ai passé plus de quarante ans à m'amuser.

Tout commence en 1972. Je viens de quitter *Paris Match*, où j'avais débuté deux ans auparavant, pour rejoindre une équipe de journalistes qui rêve de créer un nouvel hebdomadaire. Une idée folle puisqu'il existe déjà deux news magazines, *L'Express* et *Le Nouvel Observateur*. Personne ne croit d'ailleurs aux chances de réussite de ce projet. Mes collègues me disent que je suis dingo de quitter *Match* et mes proches s'inquiètent de mon avenir financier.

Lorsque Jean-Jacques Servan-Schreiber s'est lancé en politique, multipliant les folies, se présentant comme député à Nancy – où il avait été élu – puis à Bordeaux pour battre Jacques Chaban-Delmas, une dizaine de rédacteurs en chef de *L'Express*, Claude Imbert en tête, ont fui le journal. Il faut dire que JJSS utilisait sans vergogne son hebdomadaire pour payer ses campagnes électorales ! Alors la plupart des responsables ont pris la porte et leurs indemnités, bien décidés à les utiliser pour fonder un autre hebdo. Ce sera *Le Point*.

Notre petite équipe se retrouve d'abord dans des bureaux à la Défense, puis à Paris, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, dans des locaux exigus. Nous devons préparer des numéros zéro afin de tester la nouvelle formule. Ces numéros « à blanc » ont pour but de rassurer notre actionnaire, Hachette, et d'inciter les publicitaires à nous faire confiance.

Le rédacteur en chef qui m'engage, Jacques Duquesne, est un chrétien de gauche, spécialiste des affaires reli-

gieuses, menacé de mort par l'OAS pendant la guerre d'Algérie et qui avait pour spécialité de réécrire totalement les papiers des autres journalistes de *L'Express*. De A à Z... Sauf ceux de Françoise Giroud et de JJSS. Une pratique alors très courante, et qui ne choquait personne. Un homme ouvert, chaleureux, aux idées larges, qui m'avait pris avec deux collègues au service Société, préférant recruter « pour le même prix trois jeunes, plutôt qu'un journaliste confirmé ! ». Il mène avec bonne humeur sa petite classe, entouré tout de même par quelques professionnels plus chevronnés.

Duquesne me demande tout à trac de préparer, pour un numéro zéro, ou l'un des premiers à paraître, un article sur « ces maisons jamais closes ». Autrement dit, d'enquêter sur les bordels qui existent toujours malgré la loi Marthe Richard. La conseillère de Paris, personnage flamboyant, ancienne prostituée elle-même, devenue une des premières femmes aviatrices, célèbre après-guerre, fait voter en 1946 la fermeture des maisons closes. Ce qui lui a valu, de la part d'Antoine Blondin, le surnom de « veuve qui clôt ».

Mon rédacteur en chef m'explique qu'il subsiste encore en France, et surtout à Paris, des établissements de haut vol qui fournissent des jeunes femmes à des clients huppés. L'idée de ce reportage « grand public » vient, semble-t-il, de Claude Imbert, le patron du journal.

Je tombe des nues, je n'ai évidemment aucune expérience en la matière et pas la moindre piste de départ. Comment dégoter l'adresse des grands bordels – pas vraiment indiquée sur les cartes touristiques de la capitale ? Mais le sujet me stimule. Après tout, me dis-je modestement, Albert Londres n'a-t-il pas écrit un livre

passionnant sur la traite des blanches en Amérique du Sud ? Bien sûr, mon sujet sera moins international, plus « intra-muros », mais c'est un début. Seulement voilà, comment rencontrer une personne qui puisse m'en parler « savamment » ?

Par où commencer ? Je pense à un ami, photographe à *Match*, beau gosse, amateur de jolies filles et des nuits chaudes parisiennes. L'homme idoine. Mon copain, amusé, connaît visiblement bien le sujet. Il peut me faire rencontrer une fille qui « travaille » pour l'un de ces réseaux.

« Comme je me porte garant, elle accepte de te raconter », me dit-il. « À condition qu'elle ne livre aucun nom de clients et qu'elle ne soit pas reconnaissable. De plus, cela va te coûter un peu d'argent car elle a ses quartiers dans les palaces parisiens et il va falloir nous inviter à dîner au restaurant de l'hôtel. »

Je rends fidèlement compte à Duquesne de la proposition de mon copain. Après un temps d'hésitation – car il craint une note salée –, il donne son accord : « Après tout, plaisante-t-il, Hachette a les moyens. » Mais il ajoute, un peu gêné, sur un ton sentencieux : « Bien évidemment, je ne rembourse que le dîner... » Il me faut un petit temps pour comprendre son allusion, avant de répondre, légèrement rougissant comme le novice que je suis : « Je n'y avais même pas pensé ! »

À vrai dire, j'ai toujours trouvé désagréable, voire un peu humiliant, l'idée de payer une femme pour faire l'amour. De plus, dans ces circonstances particulières, je craindrais de tomber dans un piège et de me retrouver

fiché quelque part. Je n'imaginai pas encore, comme je l'apprendrai plus tard, à quel point c'était vrai...

Le rendez-vous est donc pris à l'hôtel *Ritz*, place Vendôme, au bar Hemingway. L'écrivain s'y était installé en 1944, après avoir « libéré » l'hôtel. C'est la première fois que je pénètre dans ce palace. Je suis impressionné par le hall scintillant éclairé par d'immenses lustres qui diffusent une lumière douce et dorée. Un décor de conte de fées pour adultes fortunés... Le bar se trouve tout au fond de l'hôtel, un havre de tranquillité aux murs lambrissés et aux fauteuils en cuir où flotte une forte odeur de havane. Des couples, plus ou moins légitimes, des hommes d'affaires, des étrangers, peut-être quelques escrocs internationaux, chuchotent à des tables savamment espacées.

Mon copain m'attend attablé à l'une d'elles, dans un discret recoin. L'arrivée de notre invitée ne passe pas inaperçue. Grande et mince, une grâce fluide, de longs cheveux noirs, un manteau de fourrure ouvert sur une robe en dentelle blanche, tissée comme un filet de pêche, quasi transparente, de hautes bottes rouges à talons. Les conversations s'interrompent un instant. De près, le spectacle est encore plus éclatant : un corps qui paraît parfait d'après ce qu'on peut en voir (et on en voit pas mal), des yeux mordorés, une bouche charmante mais aussi un regard vif, intelligent, qui vous agrippe tout en vous mettant à l'aise. Du grand art.

« Bonjour, je m'appelle Anya. »

Je me présente et lui pose la question qu'on a dû lui poser deux mille fois :

« C'est un bien joli nom, il vient d'où ? »

– C’était le prénom de ma grand-mère russe. Ma grande famille noble a dû quitter Moscou en 1917 pour fuir les bolcheviks. Comme beaucoup de Russes blancs, mon grand-père a été chauffeur de taxi à Paris avant de réussir dans les affaires. »

Elle débite d’un ton enjoué sa réplique d’évidence bien rodée.

Vrai, faux ? Qu’importe. Mais elle a incontestablement un léger petit accent de l’Est qui, comme on dit dans les livres, pimente le portrait. Mon copain met fin à nos politesses :

« Jean-Marie prépare pour un nouveau journal un article sur les réseaux de luxe à Paris. Il ne citera jamais ton nom, promis, juré ! Mais ce serait bien que tu lui fasses un petit tour d’horizon de ce qui existe. Juste le dessus du panier. Il lui faudrait les adresses, les prix, les spécialités maison... Tu peux parler librement, nous sommes de grands garçons tous les deux. »

Anya se lance comme une responsable immobilière qui fait le tour du marché parisien avant de présenter son produit phare :

« Cela dépend de ce que vous cherchez. La meilleure des maisons à l’ancienne est tenue par Madame Billy. L’hôtel *Kléber*, 4 rue Paul-Valéry, tout près du Trocadéro. Vous ne pouvez pas le louper, c’est juste en face du siège d’Interpol, la police internationale... C’est très vieille école. Les clients viennent au bar pour boire un verre, discuter, jouer aux cartes ou dîner. Ensuite, s’ils en ont envie, ils choisissent une fille et montent à l’étage. Ils peuvent aussi consulter un choix de photos, désigner celle qui lui plaît et prendre rendez-vous.

Les prix sont fixes. Pas de négociation. Entre elles, les filles disent : “300 francs, la petite secousse” – un quart d’heure – “500 francs, la grande secousse” – une heure ou deux. Anya nous adresse un sourire, tout ce qu’il y a de professionnel : “Je ne vous fais pas un dessin ? Cela peut monter jusqu’à 900 francs la nuit ou 1 500 le week-end entier.” »

La « tarification » fait hurler de rire mon ami photographe. Moi je jubile car je tiens le titre de mon article...

« Billy reçoit des Français, mais aussi beaucoup d’étrangers, poursuit Anya, en s’installant confortablement dans son fauteuil rembourré, à présent tout à fait détendue. Les copines racontent que les clients les plus faciles sont les Japonais. Ils font enrager la mère Billy car ils mettent des heures à choisir une fille, mais ensuite ils baisent en dix minutes... »

Peut-on refuser un client ?

« Le seul que les filles ont refusé, c’est le général Amin Dada, le dictateur qui régnait alors sur l’Ouganda. Pas par racisme, elles en voient de toutes les couleurs, si j’ose dire... Mais ce géant monstrueux avec ses yeux sangui-naires leur faisait peur ! Madame Billy les a d’ailleurs soutenues. Le général est parti en claquant la porte, qu’il a failli défoncer... »

Avant de poursuivre cette visite guidée des « claques », comme on les appelait autrefois, nous passons à table dans le somptueux restaurant de l’hôtel. Anya est très à l’aise, comme chez elle. D’ailleurs, le maître d’hôtel lui sourit respectueusement et la traite comme une vieille connaissance. La rapide lecture du menu et surtout des prix me donne un frisson... Quasiment la moitié de mon salaire !

Mais, comme dit Duquesne, « Hachette a les moyens ». Et, pendant que mon ami commande les vins – je ne veux même pas voir la carte –, je poursuis le dialogue avec notre « informatrice » patentée.

« Aujourd’hui, entame-t-elle avec entrain, le réseau parisien le plus célèbre, c’est celui de Madame Claude. Maintenant, tout le monde le connaît, il est même devenu une institution, une sorte de marque de fabrique. Madame Claude est ravie de cette notoriété. C’est bon pour les affaires et ça flatte son ego surdimensionné. Mais, d’après moi, elle se trompe car notre job nécessite avant tout de la discrétion, surtout pour protéger l’anonymat des filles... Et elle risque de gros ennuis. Bon, je travaille pour elle donc évidemment je ne peux pas tout vous dire. Mais je vous jure, nous dit Anya avec une admiration non feinte dans la voix, que Claude a révolutionné le métier à elle toute seule...

– Pourtant le plus vieux du monde », coupe mon copain photographe qui, jusque-là, était resté en retrait.

« Justement, elle a su l’adapter au monde moderne ! Les hommes ne viennent plus, comme dans les vieux bobinards, type Madame Billy, discuter, prendre un verre avant de monter quand ça leur plaît. Fini la patronne qui tapait des mains et criait : “Les filles, au salon !” pour qu’elles défilent devant le client... Non, tout cela, c’est du cinéma.

Claude, elle, a bien commencé toute seule, dans un petit appartement avec son téléphone. Et maintenant, regardez-la, c’est une grande dame qui occupe un hôtel particulier, rue des Bougainvilliers, la *Résidence de la Muette*, s’il vous plaît, dans les quartiers chics... Oui,

oui, vous pouvez l'écrire, l'adresse est connue du Tout-Paris... »

On sent bien que le rêve de la belle Russe est de faire carrière comme sa chef, d'avoir les hommes à ses pieds, qui déversent leur or dans une maison cossue du XVI^e arrondissement. Elle poursuit d'ailleurs avec enthousiasme et prudence :

« D'autant plus qu'elle vient de déménager, par discrétion, rue Louis-David, juste à deux pas. Les dimanches, elle ne rencontre que des paroissiens qui vont à la messe... Et qui croisent nos fidèles à nous... La maison sert surtout de quartier général pour recruter les filles, les rencontrer, donner des conseils – qui sont des ordres – car elle n'est pas commode, la mère Claude, et celles qui ne filent pas droit sont rapidement virées. »

Je veux savoir comment la dame Claude travaille. Comment elle flaire la bonne proie, comment elle ramasse ses filets. Ou, comme on dit plus prosaïquement dans les rapports de police, comment elle relève ses « compteurs ».

Anya explique.

Claude passe toute la journée au téléphone. Grâce à sa réputation, elle s'est constitué un gros réseau de clients dans tous les domaines : des gens riches, haut placés ou célèbres. Elle organise les rendez-vous et les met en contact avec les filles. C'est ça, son idée nouvelle : jouer « l'intermédiaire ». En somme, Claude a monté une petite entreprise de travail par correspondance. Une idée qui vient tout droit des États-Unis, ce qu'on appelle les *call-girls*.

« C'est plus chic que "putes à domicile" », lâche mon copain qui n'en rate pas une pour se faire remarquer.

Anya lui décroche un regard glacial. Visiblement, elle est choquée. Je crains qu'elle ne se lève. Je lui souris, comme pour dire : « Ne faisons pas attention aux bons mots idiots de mon copain. »

« Chez Claude, nous n'aimons pas beaucoup le terme "pute", nous parlons plutôt d'"escortes", d'"accompagnatrices" et surtout de "femmes libres". Jamais rien de vulgaire ! D'ailleurs, nos clients, nous les appelons des "amis". Ils ne savent pas toujours que nous sommes payées... Mais oui ! Vous avez l'air surpris mais on est souvent recrutées par une entreprise ou même par un service officiel de l'État !

– Je suis désolé, s'excuse mon ami, qui rétropédale à toute vitesse, je ne voulais pas te blesser. D'ailleurs tu sais bien que je ne te vois pas comme ça ! »

Anya rit : « Moi non plus je n'aime pas me voir comme cela ! » Et, comme elle est lucide, elle ajoute : « Au fond, tu as raison. Bien sûr qu'on fait ce boulot surtout pour le fric. Mais parfois, c'est plus compliqué : certaines le font aussi par curiosité, par ennui, pour le plaisir d'exercer leur pouvoir sur les hommes ou simplement parce qu'elles aiment ça... Comme dans le film de Buñuel, *Belle de jour*. »

Je reprends mes questions techniques.

« Les rencontres se font où ?

– Cela dépend des cas. Nous retrouvons les étrangers de passage à Paris dans leurs hôtels de luxe. Des Français louent aussi parfois des chambres à l'hôtel ou nous reçoivent chez eux, quand leur femme n'est pas là ou s'ils sont célibataires. Mais le plus souvent, ils viennent chez nous.

– Chez vous, à votre domicile personnel ?